

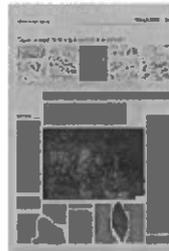


A Lausanne, la Collection de l'art brut met en lumière le travail de Michel Nedjar, connu pour ses poupées de tissus cousus, les Chairdâmes

EMBALLER POUR MIEUX AVANCER



Michel Nedjar, en plein travail dans son atelier-appartement. Ci-dessous à gauche, l'un de ses fers à repasser emballé et, à droite, l'une de ses poupées Chairdâmes. Michel Nedjar/Collection de l'art brut



« AURÉLIE LEBREAU

Arts visuels » Ses poupées Chairdâmes ont marqué des générations de visiteurs, et impressionnaient jusqu'au personnel de la Collection de l'art brut lorsqu'elles étaient exposées dans les combles. Difficile de ne pas ressentir la charge émotionnelle s'échappant de ces corps déformés, de ces têtes aux orbites béantes. Ces poupées de tissu trempées dans des bains rituels de teinture, de boue, voire de sang animal, disent l'horreur de la Shoah. La famille de Michel Nedjar – il voit le jour en 1947 dans le Val-d'Oise –, séfaraïte par son père, né à Alger, ashkénaze par sa mère polonaise, a été décimée durant la Seconde Guerre mondiale. « Il a 14 ans lorsque sa mère lui fait regarder *Nuit et brouillard* (1956) d'Alain Resnais, en lui expliquant que c'est l'histoire de sa famille. Ce film le marque à tout jamais et lui fait prendre conscience de sa judaïté. On peut dire que cela a été l'un des déclencheurs qui le mèneront à la création artistique », pose Anic Zanzi, conservatrice à la Collection de l'art brut à Lausanne et commissaire de l'exposition *Michel Nedjar*, à voir jusqu'au 29 octobre.

Les façons de lire l'œuvre de Michel Nedjar sont multiples

Seconde révélation, la reproduction d'un dessin de l'autrice d'art brut Aloïse Corbaz (1886-1964) que Michel Nedjar découvre alors qu'il a 22 ans, dans une encyclopédie de peinture signée par l'historien de l'art et critique

René Berger, que reçoit l'une de ses sœurs. « Ce dessin le bouleverse et lui ouvre tous les possibles », éclaire la commissaire. Il se

dit que si un tel dessin se retrouve dans un livre d'art, alors ce champ lui est aussi ouvert. Cette image, l'artiste l'a encadrée et l'emporte partout avec lui, y compris dans les nombreux voyages qu'il fait. Exceptionnellement, il a accepté de s'en séparer le temps

de l'exposition, où elle ouvre le parcours.

Exhumer les cadavres

Dernière strate du millefeuille qui fera se lancer Michel Nedjar dans la création, la découverte de poupées que fabrique une femme sur un marché au Guatemala. « Elles lui rappellent celles de son enfance. Il se dit que quand il rentrera à Paris, il en fera aussi », complète Anic Zanzi. Car les aiguilles et les tissus, le jeune homme connaît. Il est devenu tailleur, comme son père et, surtout, il a beaucoup accompagné sa grand-mère maternelle aux puces de Saint-Ouen, où elle vendait du *shmat-tès*, soit des chiffons et des chutes de tissu, en yiddish.

En 1978, deux ans après son retour de voyage, alors qu'il traverse une profonde dépression, il crée ses premières poupées Chairdâmes, un néologisme comme il aime en inventer. « Il exhume les cadavres de *Nuit et brouillard*. Ces poupées ont un effet thérapeutique, Michel

Nedjar dit qu'elles l'ont sauvé », précise Anic Zanzi. D'ailleurs pour lui, l'entier de sa



production artistique est poupée, quand bien même il dessine et peint avec assiduité depuis 1980.

Ce volet de son travail, peut-être plus méconnu (à tort), est extrêmement bien présenté dans l'accrochage qu'a imaginé la collection. Ainsi les dessins à la craie grasse de la série *Foules*, commencée en 1980, dialoguent avec les Chairdâmes.

On y devine des corps enchevêtrés, rappelant des charniers. Il y a aussi

les *Animo*, imposantes silhouettes peinant à entrer sur les formats de papier journal ou d'emballages alimentaires sur lesquels Nedjar choisit de les figer.

Sacs de papier kraft, enveloppes ouvertes (ou pas), Michel Nedjar affectionne les supports de récupération. Il aime aussi



mélanger la peinture acrylique et la cire, qu'il fait fondre avec un fer à repasser, une technique toute personnelle que l'on retrouve notamment dans ses séries *Présences*, évoquant la disparition d'êtres chers emportés par l'épidémie de sida, et *Visages convoqués*. Le visiteur attentif y décèlera des traces de doigts dont Nedjar s'est servi pour étaler la peinture, conférant à ces œuvres un aspect primitif.

Plus légers sont les *Objets coudrés*, entamés en 2020. Soit des théières ou autres fers à repasser entièrement enserrés dans des tissus cousus. «Michel Nedjar a besoin d'immortaliser les objets qui lui sont chers. Dans l'absolu, il aimerait tout emballer», analyse la commissaire. Ou comment emballer pour continuer à avancer... On apprécie aussi ses *Coudrages*, soit des compositions mêlant documents personnels, prospectus et autres publicités qu'il

assemble et coud avec de gros fils de coton.

Grande histoire, intimité, fétichisme parfois, seconde main, les façons de lire l'œuvre de Michel Nedjar sont multiples. Mais est-ce de l'art brut, quand on sait qu'il est tout sauf ignorant du monde de l'art, qu'il n'est pas indifférent au regard porté sur sa production et qu'il est lui-même collectionneur? «Lui se moque

de ces catégories! Entré dans nos collections en 1981, il répond à certains critères, il est autodidacte et affectionne les matériaux de récupération. Mais aujourd'hui il ne serait pas considéré comme un auteur d'art brut», conclut Anic Zanzi. »

➤ Le 4 octobre, au CityClub de Pully, 19 h, projection de *Poupées des ténèbres* d'Allen S. Weiss et Tom Rasky, puis table ronde en présence notamment de Michel Nedjar.

